



Fabula / Les Colloques
Littérature, image, périodicité (XVIIe-XIXe siècles)

Delille en îles : la saisie périodique d'un auteur dans la presse du Consulat et de l'Empire

Hugues Marchal



Pour citer cet article

Hugues Marchal, « Delille en îles : la saisie périodique d'un auteur dans la presse du Consulat et de l'Empire », *Fabula / Les colloques*, « Littérature, image, périodicité (XVIIe-XIXe siècles) », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document6468.php>, article mis en ligne le 04 Décembre 2019, consulté le 11 Mai 2024

Delille en îles : la saisie périodique d'un auteur dans la presse du Consulat et de l'Empire

Hugues Marchal

En 1769, quand Jacques Delille (1738-1813) livre au public sa traduction versifiée des *Géorgiques* de Virgile, le texte est rapidement perçu comme un chef-d'œuvre. Il vaut à son auteur un siège à l'Académie, puis une chaire au Collège de France et, selon des estimations d'époque, quelque 200 000 exemplaires s'en écoulent en une quarantaine d'années¹. En 1782, *Les Jardins*, composition cette fois originale, suscitent à leur tour un enthousiasme tel qu'on en grave des vers sur la grande Pyramide². Mis en vente à la fin de l'été 1800, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françoises*, deuxième grand poème didactique de Delille, est épuisé en deux semaines³. En 1803, *La Pitié* fait scandale par ses fidélités monarchiques trop marquées : la censure force le poète et ses éditeurs parisiens à en imprimer une version tronquée, tandis que le texte non expurgé, confié à des libraires anglais, se diffuse à l'étranger. Un an plus tard, Delille publie à quelques mois de distance ses traductions de *L'Énéide* et du *Paradis perdu*, ensembles massifs bientôt suivis par deux poèmes en huit chants, *L'Imagination* (1806) et *Les Trois Règnes de la nature* (1808). Enfin, en 1812, cette vague se clôt avec *La Conversation*, au ton plus badin. Mais sous le Consulat et l'Empire, d'autres parutions renforcent encore la présence de Delille dans le champ éditorial. Il publie des poèmes plus brefs comme le *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme* (1802), des versions remaniées des *Jardins* (1801) et de *L'Homme des champs* (1805), et, à partir de 1799, un volume régulièrement augmenté de pièces fugitives, qui fait notamment l'objet, en 1807, d'un luxueux tirage *in-quarto*. Manière de pulsar, l'écrivain vieillissant produit donc chaque année, de *L'Homme des champs* aux *Trois Règnes*, au moins un ouvrage d'envergure, que sa célébrité impose à l'attention des périodiques français et étrangers. *L'Edinburgh Review* donne la mesure de ce renom aujourd'hui oublié en débutant son compte rendu de la traduction de Milton par la phrase : « *Mr De Lille, the most famous of living poets, has [...] undertaken a translation of the most celebrated of English poets*⁴ ».

¹ Ce chiffre est avancé par les *Süd-deutsche Miscellen für Leben, Litatur und Kunst* (27 mars 1811, p. 100). Sur les tirages exceptionnellement élevés des œuvres de Delille, voir Frédéric Barbier, « Quelques documents inédits sur l'abbé Delille », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 189 (1980), p. 211-228.

² Sur cette inscription et pour d'autres exemples de reprises monumentales de vers de Delille, voir Hugues Marchal, « Delille plastique », dans Philippe Auserve éd., *Delille l'oublié*, Clermont-Ferrand, Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, 2016, p. 71-96, <https://edoc.unibas.ch/54850/>.

³ Alors que le poème est commercialisé le 19 ou le 20 août, l'un des libraires, le Bâlois Decker, doit annoncer dès le 5 septembre que les 17 000 exemplaires imprimés sont vendus (Georg Jakob Decker, « Anzeige wegen der verschiedenen Ausgaben des *homme des champs* par Delille », *Intelligenzblatt der allgemeinen Literatur-Zeitung*, n° 154, 20 septembre 1800, col. 1302-1303).

Dans les pages qui suivent, j'aborderai le rôle que la presse a pu prendre dans la fabrique de cette stature, à un moment où se développait une nouvelle économie de la célébrité⁵. Mais je me concentrerai sur la façon dont la régularité des publications de Delille a trouvé à se transposer dans le système de traitement de l'information disponible sous le Consulat et l'Empire, en montrant que ce système ne peut se réduire à la presse. Tout en se pliant au rythme des parutions, les périodiques allongent en effet le moment où chaque titre fait événement, en lui assignant une actualité plus longue, de l'ordre, *a minima*, de la saison. Or cet étalement repose autant sur des jeux de variation internes à la presse que sur son aptitude à rendre compte d'autres formes de réception de l'œuvre de Delille, produits sur des supports que les périodiques tendent ainsi à désigner comme des espaces alternatifs de prise en charge de l'actualité. Faut-il étendre à cet ensemble de canaux les concepts de médias et de périodicité ? Dans cette constellation de registres, de rythmes de diffusion et de régimes sémiotiques, comment des représentations unifiées de Delille ont-elles pu se constituer ? Enfin, la capacité du poète à toucher au même moment un nombre élevé de lecteurs ou d'auditeurs ne le dotait-elle pas d'une audience supérieure à cet ensemble ?

Les rythmes de librairie et leurs échos dans la presse

L'activité éditoriale de Delille dicte indéniablement son rythme aux périodiques. Chaque parution y suscite un pic de mentions et de discussions, selon un processus en deux phases, lui-même récurrent.

Dans un premier temps, les éditeurs-libraires de Delille font circuler, avec jusqu'à trois ans d'avance, des prospectus sur les titres à paraître. Ces documents offrent une présentation générale de l'œuvre, ponctuée d'extraits inédits, puis une liste plus ou moins détaillée des formats et tarifs, et les conditions de souscription aux tirages les plus luxueux. L'ensemble n'est pas forcément repris dans son intégralité par les journalistes. Certains périodiques n'en retiennent que les portions signées par Delille, partie sur la reprise de laquelle les libraires tablent probablement comme sur le plus solide moyen de répandre leur annonce. Mais d'autres périodiques relaient aussi résumés et listes, sans qu'il soit toujours possible de faire de ce choix un signe de connivence esthétique, politique ou commerciale. À ce stade, les possibilités de variation d'un organe de presse à l'autre sont en effet faibles. Les rédacteurs des journaux peuvent spéculer sur la qualité du texte à venir⁶ ; mais, tributaires de la communication des éditeurs, ils la reproduisent de manière à peu près synchrone, dans les mêmes termes et avec une même volonté de susciter

⁴ « M. De Lille, le plus connu des poètes vivants, a entrepris la traduction du plus admiré des poètes anglais » (ma traduction), « Art. XIV. *Paradis perdu*. Traduit par Jacques De Lille », *The Edinburgh Review*, avril 1806, p. 167.

⁵ Voir Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014.

une attente, les similarités repérables d'un périodique à l'autre permettant souvent seules de reconstituer la teneur des prospectus⁷.

Une fois l'œuvre mise en vente, la presse s'en empare avec une tout autre liberté. Le texte peut alors faire l'objet de nouvelles reproductions partielles, sous forme autonome ou au sein des comptes rendus, et surtout, en raison du délai variable avec lequel ces critiques sont produites, l'événement de la parution s'étale dans la durée. Comme les recensions les plus fournies se découpent en livraisons, elles forment elles-mêmes des sous-séries, dont la périodicité ne dépend que partiellement de celle du titre qui les accueille. Décalages et segmentation favorisent des effets de dialogue entre les rédacteurs, qui citent volontiers leurs prédécesseurs pour reprendre, nuancer ou attaquer leurs avis. La réception critique, à la fois polyphonique et sommative, se déploie ainsi dans l'espace-temps de la presse à la manière d'un archipel, comme le montre l'examen des comptes rendus français, anglais et allemands suscités par la première édition de *L'Homme des champs*⁸. Ici (fig. 1), les recensions paraissent en majorité dans les deux mois suivant la parution du poème, mis en vente en août 1800. Mais, grâce notamment aux critiques publiées par la presse étrangère, les avis se forment jusqu'en juillet 1801. Et dans sept des vingt-trois titres concernés, le compte rendu se répartit sur plusieurs livraisons.

⁶ En raison des investissements qu'elle implique de la part des libraires, l'importance des tirages annoncés peut être perçue comme un signe de l'excellence du texte. Ainsi, quand paraît *L'Homme des champs*, un périodique londonien indique : « Such is the high reputation of the Abbe de Lille, that of his poem of the French Georgics, there are no less than fourteen editions published at once » (« La réputation de l'Abbé de Lille est si haute que pas moins de quatorze éditions différentes de son poème des Géorgiques françaises paraissent d'un coup »), *The Whitehall Evening Post*, 30 août 1800, [p. 2]. Mais d'autres commentateurs trouvent la publicité trop insistante pour ne pas éveiller les soupçons. Le *Journal de Paris*, par exemple, raille le ton « pompeux » de l'annonce du *Paradis perdu*, en ironisant : « Il est donc décidé que [les éditeurs du volume] veulent occuper toutes les trompettes de la Renommée ; ils ont juré de nous accabler de bienfaits » (L., « Le Prospectus », *Journal de Paris*, 3 brumaire an XIII [25 octobre 1804], p. 216).

⁷ À ma connaissance, le seul prospectus qui nous soit parvenu dans son format d'origine concerne la première édition de *L'Homme des champs*. Quatre exemplaires de ce feuillet recto-verso, non daté, sont conservés à la Bodleian Library sous les cotes Vet.E5 e.1237 (7), (8), (9) et (10).

⁸ Voir *Le Spectateur du Nord*, août, p. 256-278, et septembre 1800, p. 412-421 – *Le Nouvelliste littéraire*, 15 thermidor an VIII (3 août 1800), p. 1-6 – *Journal des débats*, 8 fructidor an VIII (26 août), p. 3-4 – *Gazette nationale ou le moniteur universel* (série de six lettres par David), 12 fructidor an VIII (31 août), p. 1379-1380 ; 15 fructidor (2 septembre), p. 1391-1392 ; 22 fructidor (9 septembre), p. 1423-1424 ; 30 fructidor (17 septembre), p. 1454-1455 ; 10 vendémiaire an IX (2 octobre), p. 33-34 ; 17 vendémiaire (9 octobre), p. 62-64 – *Paris pendant l'année 1800*, 30 août, p. 59-80 et 15 septembre, p. 144-167 – *Magasin encyclopédique, ou Journal des lettres, des sciences et des arts*, sixième année, t. III, an VIII-1800, p. 51-65 [septembre] et 145-162 [octobre] – *Bibliothèque française*, t. 1, n° 5, septembre, p. 181-199 ; n° 6, octobre, p. 38-46 et n° 8, décembre, p. 30-44 – *Mercur de France*, 16 fructidor an VIII (3 septembre), p. 409-435 – *Journal des hommes libres de tous les pays*, 27 fructidor an VIII (14 septembre), p. 1167-1168 – Petitain, « Extrait », *Journal de Paris*, 28 fructidor an VIII (15 septembre), repris dans Chaussard, *Examen de l'homme des champs*, Paris, s. n., 1800, p. 322-334 – *La Clef du cabinet des souverains*, 30 fructidor an VIII (17 septembre), p. 6-7 – *Décade philosophique, littéraire et politique*, 30 fructidor an VIII (17 septembre), p. 526-546, et 10 vendémiaire an IX (2 octobre), p. 29-49 – *Mercur de France, ou Recueil historique, politique, et littéraire* (Londres), vol. III, n° 18, 30 septembre, p. 387-396 – *L'Année littéraire*, 10 brumaire an IX (1er novembre), p. 3-31 – *Bulletin universel des sciences, des lettres et des arts*, 30 brumaire an IX (21 novembre), p. 18-21 – *The Monthly Review*, décembre 1800, p. 470-482 – *Almanach des Muses* pour l'an IX [janvier 1801], p. 274 – *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*, vol. 46, n° 2 [janvier 1801], p. 276-297 – *The British Critic*, janvier 1801, p. 9-21 – *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*, 14 mars 1801, p. 425-430 – *The Critical Review*, avril 1801, p. 510-517 – *Esprit des journaux français et étrangers*, germinal an IX (avril 1801), p. 73-122 et floréal (mai), p. 73-110 – « Sur M. l'Abbé de Lille », *Courier de Londres*, 10 juillet 1801, p. 23-24. Par convention, je date les mensuels du premier jour du mois ; les dates entre crochets sont conjecturales.

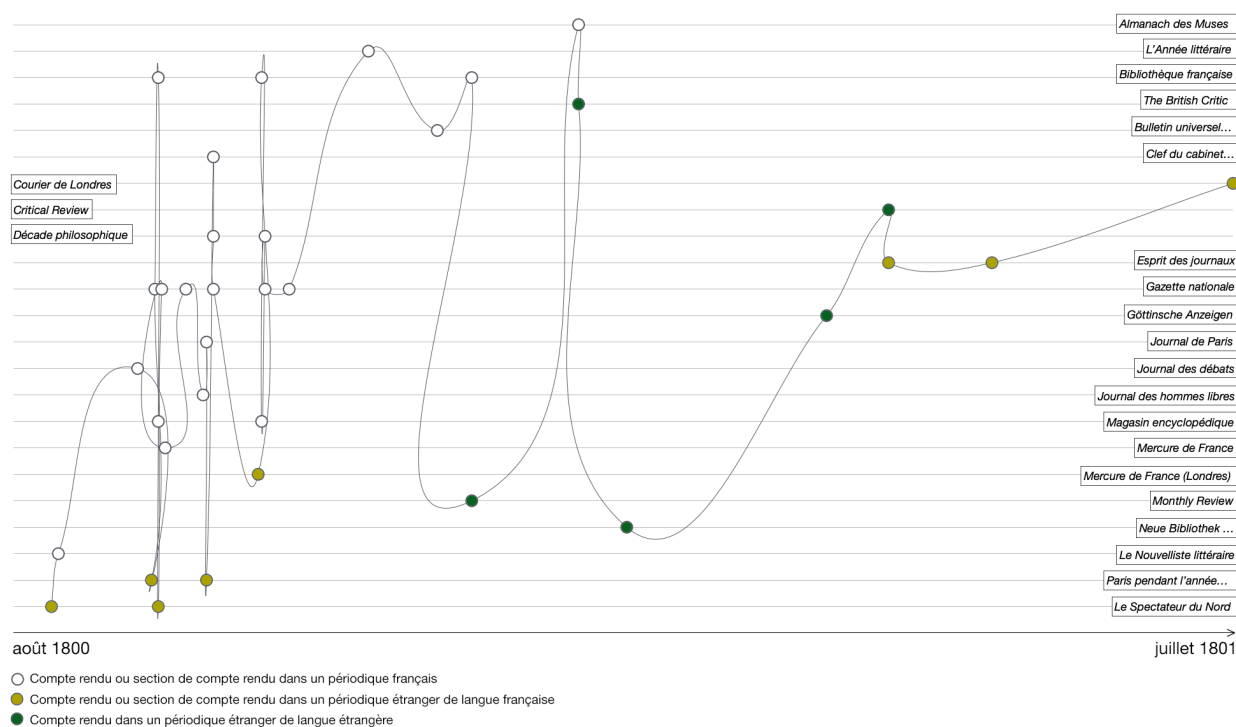


Fig. 1 : Chronologie des comptes rendus critiques de la première édition de *L'Homme des champs* (ouvrir l'image dans un nouvel onglet pour accéder au format d'origine)

Si l'on réunissait les frises ainsi obtenues pour chaque œuvre, les courbes se chevaucheraient, dessinant autant d'ondes médiatiques se relayant⁹. Un tel relevé resterait pourtant loin d'épuiser les échos que les œuvres de Delille reçoivent dans la presse. En effet, au sein de la plupart des périodiques, les comptes rendus s'accompagnent d'autres articles (enregistrant par exemple la progression des ventes), mais aussi de lettres de lecteurs, de pièces en vers ou de recensions d'œuvres nouvelles elles-mêmes consacrées au nouveau poème de Delille. Cet étoilement des registres et la durée du phénomène sont fortement marqués en cas de controverse. Les mentions polémiques de Delille peuvent alors saturer pendant plusieurs mois certains titres de presse. Ainsi, entre janvier et mi-juillet 1803, pas moins de vingt-deux numéros du *Citoyen français* renvoient à *La Pitié*, titre contre lequel ce quotidien mène campagne (fig. 2).



Fig. 2 : Chronologie des renvois à Delille et à *La Pitié* au sein du *Citoyen français*.

⁹ C'est ainsi que les deux recueils concurrents de pièces diverses de Delille, édités à Paris fin 1800, commencent à être traités dans la presse alors que certains journaux produisent encore des comptes rendus de *L'Homme des champs*.

Les attaques précèdent la parution du texte, parce que l'œuvre et son contenu avaient été annoncés de longue date. Puis elles s'intensifient quand le livre devient disponible, aux alentours du 23 mars. Or distinguer ces mentions par type de textes (fig. 3) permet de mesurer combien le compte rendu proprement dit (qui se déploie sur cinq livraisons¹⁰ et constitue ici la seule série dont la récurrence est annoncée) s'entoure, se double et se ponctue d'épigrammes¹¹, de lettre et entrefilets railleurs contre le poète ou les « pitoyistes¹² », de recensions favorables aux ouvrages publiés contre le texte¹³, ou encore d'annonces de mise en vente de caricatures¹⁴ (tous éléments formant pour leur part, au sein du journal, des séries plus aléatoires).

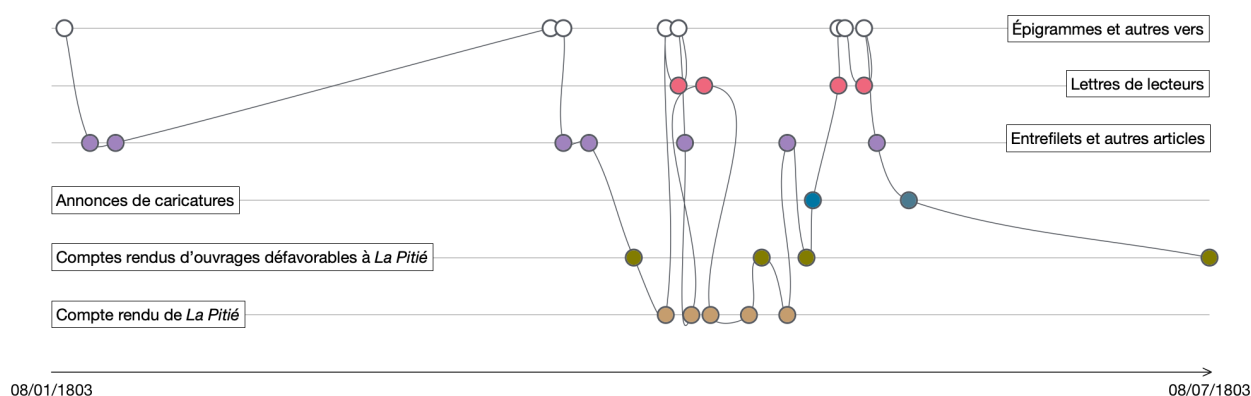


Fig. 3 : Chronologie des mêmes renvois, par type de textes (ouvrir l'image dans un nouvel onglet pour accéder au format d'origine)

De nouveau, l'exemple pourrait être généralisé. La diversité des contributions proposées dans les périodiques sert à éviter la monotonie des répétitions, tout en assurant au poète une place de choix, fût-elle négative. Elle fait passer la parution de la durée courte de l'événement unique à la durée longue du débat collectif. Enfin, la polyphonie qui en résulte peut servir à présenter la ligne adoptée par chaque titre de presse comme une opinion largement partagée, quitte à biaiser la position des autres journaux, en ne reprenant que leurs contenus conformes à cette ligne.

¹⁰ *Le Citoyen français*, 24 germinal an XI (14 avril 1803), p. 2-3 ; 28 germinal (18 avril), p. 3-4 ; 1er floréal (21 avril), p. 2-3 ; 7 floréal (27 avril), p. 2-3 et 13 floréal (3 mai), p. 2-3.

¹¹ Tel ce quatrain : « Sur la pitié je viens de lire / Un poème fort étonnant. / J'en plains l'auteur sincèrement, / Hélas ! en *bon français* il ne sait plus écrire. » (*id.*, 9 germinal an XI [30 mars], p. 3).

¹² Lettre d'un « rieur » au rédacteur, *id.*, 30 germinal an XI (20 avril), p. 3.

¹³ Voir *id.*, 19 germinal an XI (9 avril), p. 3 (sur un pseudo *Testament littéraire* de La Harpe) ou 9 floréal (29 avril), p. 3 (sur le pamphlet *Point de pitié pour la pitié*).

¹⁴ Nous y revenons un peu plus bas.

Un système périodique global ?

En s'ouvrant à des productions extérieures à ses colonnes (ici les caricatures et certains livres), la presse se désigne toutefois comme partie intégrante d'une organisation discursive plus large, où d'autres pratiques s'avèrent capables d'obéir au rythme imposé par les parutions de Delille et d'enregistrer les ondes médiatiques qu'elles engendrent. À cet égard, *La Pitié* ne constitue aucunement un cas isolé. De 1800 à 1801, la sortie de *L'Homme des champs* suscite la production d'ouvrages autonomes : traité critique¹⁵, volume en vers adressés à Delille¹⁶, et parodies ou suites plus ou moins bouffonnes de l'œuvre¹⁷. Raillé dans au moins une caricature¹⁸, le texte fait en outre irruption sur la scène théâtrale¹⁹ et dans les chansons²⁰. La presse est donc loin de pouvoir prétendre à l'exclusivité du traitement de cette actualité. Mais la concurrence qui en résulte s'accompagne entre ces multiples publications d'une solidarité de fait qui force à aborder l'ensemble comme un système : tandis que les journaux se nourrissent volontiers de discours externes, ces derniers peuvent également renvoyer à la presse, avec des effets de relance et d'étalement de la durée comparables à ceux déjà observés au sein des seuls périodiques²¹. Dans ce palais des glaces, les reflets restent néanmoins toujours partiels, parce que chaque champ obéit à des contraintes sémiotiques, rythmiques et éditoriales propres, et parce que chaque proposition de synthèse tend à opérer par ponction.

L'accueil que *Le Citoyen français* réserve à l'iconographie consacrée à Delille offre un bon exemple de ce double phénomène d'altération. À l'époque où *La Pitié* paraît, non seulement de nombreuses gravures à la gloire du poète circulent²², mais le public n'ignore pas que le peintre

¹⁵ [Jean-Baptiste Chaussard], *Examen de l'homme des champs*, Paris, s. n., an XI [1800].

¹⁶ Pierre Daru, *Épître à Jacques Delille*, Paris, Pougens, an IX-1801.

¹⁷ Anonyme, *L'Homme des bois, ou l'homme des champs travesti*, Paris, Barba, 1801 ; Joseph B[erchoux], *La Gastronomie, ou l'homme des champs à table*, Paris, Giguet, 1801.

¹⁸ Il s'agit du frontispice, anonyme, du livre de Chaussard.

¹⁹ Dans un vaudeville offrant, au seuil de l'an IX, une revue de l'année précédente, les personnages font ainsi de la dernière production de Delille, « homme de génie », la preuve que la poésie n'a pas « dégénéré », et ils entonnent les vers : « Un livre vient de paraître, / Et malgré le détracteur, / O[n] y trouve du grand-maître / Le style aimable, enchanteur. / Gloire au moderne Virgile, / Dont les accords vrais, touchans, / Forcent l'homme de la ville / D'admirer l'homme des champs. » (Georges Duval et Frédéric Gaetan, *Midi, ou coup-d'œil sur l'an huit, vaudeville [...] représenté, pour la première fois, au Théâtre des Troubadours, le 16 brumaire an IX*, Paris, au magasin de pièces de théâtre, an IX [1800], p. 30).

²⁰ Exemple de mentions du poème dans les réunions périodiques d'une société chantante, le poème fait l'objet d'une composition spécifique de Desprès, « L'Homme des champs », chantée le 2 vendémiaire et publiée dans *Les Dîners du vaudeville*, n° 37, vendémiaire an IX, p. 17-18 ; puis il est encore évoqué, deux mois plus tard, dans « L'élégance » de Ségur, *id.*, n° 39, frimaire an IX, p. 16-18.

²¹ Chaussard, très critique, reproduit dans la section finale de son ouvrage une sélection de comptes rendus négatifs tirés de la presse ; tandis qu'en rejetant l'adjectif « dégénéré », Duval et Gaetan paraissent viser un journaliste qui venait d'accuser les partisans de Delille de soutenir un « confrère évidemment dégénéré » (M., « Sur les Géorgiques françaises de l'abbé Delille », *Journal des hommes libres de tous les pays*, 27 fructidor an VIII [14 septembre 1800], p. 1168).

²² Entre autres un portrait gravé par Young, d'après Monnier (voir *Gazette nationale*, 13 fructidor an X [31 août 1802], p. 1402), et un portrait « d'une ressemblance parfaite », gravé par Royer (voir *Le Courrier des spectacles*, 7 vendémiaire an XI [29 septembre 1802], p. 4).

Henri-Pierre Danloux venait de réaliser, en 1802, à Londres, un double portrait en majesté de l'écrivain et de son épouse²³. Conformément à sa ligne, *Le Citoyen français* passe sous silence ces images positives²⁴, pour valoriser les caricatures, qu'il doit simultanément décrire en tentant de restituer leur force corrosive, comme le montre le premier article consacré à ce type d'images :

Un ci-devant diacre, célèbre pour la *piété* qui lui inspire tant de vers, n'avoit pas encore eu les honneurs de la caricature, qu'il a si bien mérité [*sic*]; un artiste bouffon vient de réparer cet oubli : il a mis en vente chez Martinet, libraire, *cul-de-sac du Coq*, une gravure qui représente un abbé à face de singe, aux genoux d'une grosse et courte Maritorne, coquettement endimanchée. D'une main la belle tient un éventail sur lequel on lit : *les Géorgiques* ; ses boucles d'oreilles, son médaillon, sa ceinture, sont une collection de ridicules²⁵ de diverses couleurs, dans l'un desquels se trouve le poème de la *Pitié* ; la chaîne avec laquelle elle retient son *Œdipe*, est aussi composée de ridicules portant chacun une lettre du mot *Antigone*²⁶ ; de la tête du galant sortent des papillons, des mouches, des moucherons. On voit dans l'appartement le tableau de la maigre Vestale de Danloux, dont on fait un si pompeux éloge dans certain poème²⁷. Sur le bureau sont des cartons étiquetés de ces mots : *Compilations, Pièces de rapport*. Enfin la répétition de la conjonction adversative *mais*, si libéralement multipliée dans les vers du héros que l'on représente, compose la bordure de cette gravure, qui a pour devise ce vers du poème de *la Pitié* :

Mais combien son enfance a de droits sur les cœurs !

(*Journal des Arts*²⁸).

La parenthèse finale signale que le texte est tiré d'un autre périodique, le *Journal des arts*, qui n'était guère plus favorable à *La Pitié* que *Le Citoyen français*. Comme l'indique l'*ekphrasis*, l'image contient des attaques *ad hominem* : la « piété » de Delille, ancien abbé de cour, en fait un agent du parti prêtre, mais sa sincérité semble infirmée par son mariage, intervenu en 1802 ; son physique et celui de sa « belle » sont raillés ; loin de proposer une figure de sagesse, le poète semble pris de folie amoureuse ; etc. Iconotexte, le document visuel transpose aussi, via leur reprise directe au sein de l'image, certains des arguments clés mobilisés de longue date par les détracteurs de Delille : faute de plan, l'écrivain offre un montage de « pièces de rapport », faiblement rattachées par des transitions comme la conjonction *mais*, et trop d'emprunts

²³ La toile, aujourd'hui conservée au Musée national de Versailles (<https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/000PE008089>), fut exposée au Salon des artistes français en 1802, puis fit l'objet d'une gravure par Laugier. Delille lui-même avait signalé l'existence du tableau, en dédiant à l'artiste un poème de remerciement publié dans la presse (« Vers adressés par Jacques Delille à H. P. Danloux, qui vient de peindre son portrait en pied et celui de sa femme de grandeur naturelle », *L'Ambigu*, vol. I, n° 3 [c. juillet 1802], p. 69 ; texte repris, entre autres, dans le *Journal des arts*, 5 fructidor an X [23 août 1802], p. 319-320).

²⁴ Ce n'est pas le cas du *Journal de Paris*, qui raille une « gravure anglaise » sur laquelle un portrait de Delille s'accompagne de vers jugés par trop élogieux (30 germinal an XI [20 avril 1803], p. 1340).

²⁵ Petits sacs à la mode sous le Directoire, souvent brodés de messages énigmatiques.

²⁶ Delille, devenu quasi aveugle, donnait volontiers ce nom à sa compagne.

²⁷ Il s'agit encore de *La Pitié*, dans laquelle Delille salue *Le Supplice d'une vestale* de Danloux (1800) comme un exemple achevé d'œuvres susceptibles d'éveiller la compassion.

²⁸ *Le Citoyen français*, 17 floréal an XI (7 mai 1803), p. 3.

transforment ses vers en « compilations ». En d'autres termes, le rédacteur du journal décrit une image qui constitue autant une charge autonome contre le poète et son œuvre qu'une représentation de la réception négative que cette dernière avait reçue dans certains comptes rendus. Au sein du flux de discours accueillis par le *Citoyen français*, la caricature vaut événement et bilan, au sens où, tout en répondant à l'actualité, elle remonte au premier succès de Delille, sa traduction des *Géorgiques*, pour offrir une synthèse entièrement à charge de son activité ancienne et présente.

Fait rare, car la presse du temps n'inclut guère des gravures, cette caricature a été reproduite en 1803 dans un autre périodique, *London und Paris* (fig. 4). Rédigé en allemand et publié à Weimar, ce titre n'accorde alors pas moins de trois articles, en deux livraisons, aux images et brochures publiées en France contre le poète. La première de ces livraisons, intitulée « *Der Abbé Delille mach seiner Antigone den Heirathsantrag* » (L'abbé Delille fait sa demande en mariage à son Antigone), est entièrement dévolue à la caricature de Martinet, dont elle offre un commentaire plus étendu que celui que nous venons de lire²⁹. Si la reproduction de l'image sur une planche distincte est sans doute motivée par le fait que les lecteurs allemands n'avaient pas, comme leurs homologues parisiens, le loisir de la contempler dans la devanture de Martinet, la reprise offre aussi une nouvelle marque du renom européen de Delille et de l'ampleur de la polémique suscitée par *La Pitié*. Mais l'examen de ce document visuel permet surtout de mesurer combien l'image s'insérait dans une série proprement iconographique. Sur la toile de Danloux, Mme Delille se tient aux pieds de son époux, représenté debout et déclamant. Dans le portrait charge, le poète est agenouillé aux pieds de sa femme. Certes, la description des journaux français laissait deviner cette inversion, en parlant d'un abbé « aux genoux d'une [...] Maritorne », mais seule la confrontation directe des deux images confirme que le caricaturiste redessine l'œuvre de Danloux, car un détail de la gravure, passé sous silence dans la presse, constitue une citation directe de la toile : la charge donne à Mme Delille une robe identique à celle qu'elle revêt dans le tableau³⁰. Or l'article repris par *Le Citoyen français* n'échoue pas seulement à restituer ce lien. En présentant la gravure comme la première caricature du poète, il efface aussi le fait que d'autres portraits charges avaient, on l'a vu, déjà circulé.

²⁹ Voir *London und Paris*, vol. IX (1803), p. 282-286 et planche 9.

³⁰ Les manches longues présentes dans la version actuelle du tableau sont un ajout plus tardif.



Fig. 4 : Caricature publiée par Martinet et reprise dans *London und Paris* (coll. part.).

Derechef, la mise en évidence de telles séries pourrait s'étendre aux autres modalités de commentaire des ouvrages de Delille. Ces créations secondes aident la presse à étendre la durée de l'événement que constitue chaque publication du poète, parce qu'elles peuvent découler d'un usage très tardif des œuvres qu'elles évoquent³¹. Mais chacun de ces canaux alternatifs – livres, images, théâtre, etc. – devrait être abordé, au même titre que la presse, comme un medium autonome. En effet, à chaque niveau, tout élément nouveau dialogue à la fois avec les œuvres de Delille, avec leur traitement antérieur au sein de la série où il s'inscrit, et avec le contenu des autres séries. C'est donc à l'échelle de ce système de communication complexe que se produisent les représentations collectives du poète, selon un processus lui-même cumulatif. De même que Vincent Jouve associe l'*effet-personnage* à la construction graduelle d'une représentation intégrant les indications distillées au fil de la lecture d'un récit³², on pourrait parler ici d'un *effet-auteur*, pris en charge par un discours social multimodal, qui agglomère chaque œuvre nouvelle de Delille aux œuvres déjà connues et à leur réception antérieure. Mais alors que dans un récit

³¹ Ainsi, l'« Envoi à Mme Henriette D***, du *Poème des Jardins*, pour le jour de sa fête » (*Almanach des muses* pour 1810, p. 124) paraît vingt-huit ans après l'œuvre que salue cette petite pièce anonyme.

³² Voir Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

unique, le lecteur a accès à l'ensemble des indications proposées, cet *effet-auteur* repose sur des opérations de synthèse disjonctive. À l'exemple de la caricature de Martinet, les bilans sont volontiers partiels, ce qui a favorisé la création de stéréotypes contradictoires. C'est ainsi que le topos négatif des « pièces de rapport », déjà abordé, est contrebalancé par le cliché, cette fois positif, d'une équivalence entre Virgile et Delille, en particulier dans les petits poèmes d'éloges, où cette identification est martelée à la rime³³.

L'impact des lectures

Un dernier élément rend un peu plus singulier le cas de Delille. Avant de livrer ses grands poèmes à l'impression, l'écrivain en récite systématiquement des extraits, avec parfois plusieurs dizaines d'années d'avance, dans des cercles privés ou dans des institutions comme l'Institut et le Collège de France.

Ces lectures publiques possèdent leur propre rythme, à la fois prévisible (les grandes séances de l'Institut et les rentrées du Collège de France ont lieu à chaque automne) et aléatoire (Delille ne prend pas systématiquement part à ces célébrations). Elles imposent donc régulièrement Delille, non seulement comme un auteur, mais comme un déclamateur hors pair, dont les performances orales ne sont pas moins jugées que les textes. Enfin, en distillant des extraits d'œuvres encore inédites, à partir desquels le public spéculait sur le contenu des ouvrages, ces récitations renforcent la manière dont l'œuvre du poète tend à être reçue par îlots successifs. Tout en permettant aux contemporains d'accueillir la plupart des publications de Delille comme la réalisation d'un programme d'écriture exposé de longue date, elles donnent du grain à moudre aux critiques qui l'accusent de réunir *a posteriori* des morceaux distincts³⁴.

Or la presse a accordé à ces lectures institutionnelles une attention comparable aux publications, en raison, me semble-t-il, de trois facteurs. Ces séances très courues constituent de véritables événements, la plupart des témoignages associant les apparitions officielles du poète à la présence d'une assistance inhabituellement fournie. Elles sont pour les responsables des périodiques une source anticipée de fragments, qui s'ajoute aux prospectus et, dans une moindre mesure, aux extraits qu'il arrive à Delille de livrer directement à certains journaux³⁵. Enfin, leur statut de

³³ Pour ne citer qu'un exemple, « le citoyen Caillot » adresse à la presse ces *Vers au sujet d'un livre qui vient de paraître, sous le titre d'Examen critique de L'Homme des Champs* : « Quand dans ses vers, l'harmonieux Delille / Ressuscita la muse de Virgile ; / Pour nous charmer, dans ses brillants Jardins, / Quand il semoit à pleines mains / Les belles fleurs qui naissent au Parnasse, / Certains censeurs, dans leurs phrases de glace, / Citoient, notoient froidement, lourdement, / Les plus légers défauts échappés au talent. / Qu'ont-ils gagné ? La mémoire publique / A retenu les vers, oublié la critique. » (*Journal de Paris*, 28 nivôse an IX [18 janvier 1801], p. 715.)

³⁴ L'auteur du compte rendu de *L'Homme des champs* publié dans le *Mercure* anglais conseille à Delille : « Homme estimable, [...] sachez être sourd aux sollicitations de ces hommes plus jaloux de leurs plaisirs que de votre véritable gloire ; ils arrachent à votre complaisance des récits, des lectures, des fragmens isolés qui détournent vos regards de l'ensemble. Avec la délicate sensibilité du génie, on soigne sans s'en apercevoir le morceau qu'on accorde à l'importunité [...] et quand il faut revenir à décorer les dehors qui l'environnent, l'imagination est fatiguée, le génie est refroidi » (*Mercure de France, ou Recueil historique, politique, et littéraire*, Londres, 30 septembre 1800, p. 394-395).

performances orales appelle le témoignage direct : puisque, contrairement aux ouvrages imprimés, elles sont réservées aux auditeurs effectivement présents, elles constituent pour les rédacteurs des occasions précieuses de relater une expérience par définition inaccessible au gros de leurs lecteurs.

Comme les livres, ces apparitions publiques sont annoncées par avance dans de nombreux journaux, puis elles y résonnent sous des formes multiples. Ainsi, lorsque le 30 brumaire an XII (22 novembre 1803), le poète prend part à la séance de rentrée du Collège de France, la *Gazette nationale*, qui précise qu'il a lu « un fragment de sa traduction du *Paradis perdu* et quelques morceaux détachés sur la *grâce*, le *luxe*, etc. » (provenant de *L'Imagination*), attribue à l'annonce de sa présence le fait que « cinq ou six cents personnes » restèrent à la porte, faute de place³⁶. *La Décade* remarque à son tour que « l'espoir d'entendre l'abbé Delille avait attiré beaucoup de monde », puis l'article décrit son débit et les « sons de sa voix » et indique que le poète, « descendu de la tribune, a cédé aux demandes et à l'empressement de l'assemblée, en récitant de sa place quelques autres vers [...] sur le café³⁷ » (qui prendront place dans *Les Trois Règnes*). Le rédacteur du *Journal des débats* salue « son talent prodigieux pour la déclamation » et ponctue son récit de « quelques vers conservés par un peu de mémoire et un peu de tachygraphie³⁸ ». Le *Journal de Paris* propose pour sa part des extraits bien plus amples, sous le titre « Vers lus par M. Delille, à la rentrée du Collège de France, recueillis sténographiquement & communiqués par M. Breton³⁹ », puis le même périodique accueille une petite pièce de Mme Laugier célébrant le génie du poète, sous le titre « Vers envoyés à M. l'abbé Delille, après la séance du Collège de France, du 30 brumaire⁴⁰ ». Quant au compte rendu enthousiaste du *Courrier des spectacles*, il se déploie sur deux livraisons⁴¹. Enfin, il arrive que ces lectures trouvent un écho dans la presse étrangère. Dans un périodique danois, la prestation de Delille, lors d'une séance du Collège de France tenue le 14 novembre 1791, fait ainsi l'objet d'un récit présentant l'écrivain comme une sorte de mélange idéal entre le poète Tompson et l'un des plus célèbres comédiens du temps, l'Anglais David Garrick :

Den Digter, som for nærværende Tid besidder den største Agtelse i Frankerige, er Abbe Delisle, som Kunstdommerne, i Henseende til Harmonien i Sproget, sætte næst efter Racine. Ved Aabningen af Professorernes Forelæsninger paa College royal hørte jeg ham declamere nogle Stykker af et stort Poem over Indbildningskraften, som han har arbeidet paa i mange Aar. Det er det

³⁵ Avant 1800, Delille avait notamment passé des accords avec le *Magasin encyclopédique*. Début 1806, le *Mercure de France* annonce s'être acquis à son tour la collaboration du poète, qui a promis, « pour l'ornement de ce Journal, les richesses et même les secrets de son portefeuille » (*Mercure de France*, 18 janvier 1806, p. 106).

³⁶ *Gazette nationale*, 5 frimaire an XII (27 novembre 1803), p. 260.

³⁷ Voir « Rentrée du Collège de France », *La Décade*, 10 frimaire an XII (2 décembre 1803), p. 435-440.

³⁸ « Rentrée du Collège de France », *Journal des débats*, 4 frimaire an XII (26 novembre 1803), p. 4.

³⁹ *Journal de Paris*, 2 frimaire an XII (24 novembre 1803), p. 381

⁴⁰ *Id.*, 3 frimaire an XII (25 novembre 1803), p. 389.

⁴¹ Voir *Le Courrier des spectacles*, 3 frimaire (25 novembre), supplément, p. 1, et 8 frimaire an XII (30 novembre 1803), p. 2-4.

Fuldkomneste og meest Fortryllende, jeg har hørt. Der var en Harmonie i Ordene, forbunden med Harmonie i Stemmen, som, tilligemed den høitidelige Stilhed, der var udbredt over den talrige Forsamling, gav alle hans Billeder en Colorit, som Garrik med Tompsons Pensel ikke kunde givet bedre⁴².

On pourrait donc reconstituer les échos reçus par chaque séance de lecture pour montrer qu'elles créent dans la presse le même type de frises chronologiques que la parution des œuvres, avec toutefois une différence notable. Les récitations publiques tendent à susciter des ondes de moindre durée, et surtout, elles paraissent avoir exigé un traitement rapide, que les périodiques ont d'autant mieux assumé qu'ils disposaient eux-mêmes d'une fréquence élevée de parution⁴³. Hors de la presse, ces performances orales sont certes évoquées, mais en tant que pratique itérative⁴⁴.

On comprend dès lors que les rédacteurs des périodiques, confrontés par les lectures et les parutions de Delille à un double flux nourri d'actualité, aient pu entamer un exercice de variation dans leur traitement de ces deux séries. Récitations et publications finissant par apparaître comme des événements majeurs mais récurrents, des tentatives sont mises en œuvre pour renouveler la forme ou le ton des comptes rendus et des analyses. En matière de critique, lorsque *L'Imagination* paraît en 1806, Collin d'Harleville livre au *Mercur de France* un *conte en vers*, intitulé « Lectures d'automne ». Ce récit se déroule dans une société ignorante de la littérature contemporaine, où, raconte le narrateur, on a lu durant toute une saison, sans nommer leurs auteurs, des poèmes qui ont ravi les auditeurs au point qu'à l'issue de ce cycle, il s'avère impossible de désigner le meilleur d'entre eux. La querelle s'apaise quand l'hôtesse révèle qu'il s'agissait uniquement d'œuvres déjà parues de Delille, ainsi que d'extraits de son « essai sur les Règnes divers⁴⁵ ». Le texte offre donc, par le biais de la fiction, un bilan de l'œuvre global qui, en saluant la variété de la poésie de Delille, prend le contre-pied de la synthèse proposée, trois ans plus tôt, par la caricature de Martinet. En 1811, le même *Mercur de France* publie, cette fois sous la signature de Ferlus, un texte intitulé « Tableaux peints par un grand maître », censé décrire une collection de toiles, magnifiques quand on les prend séparément, mais loin de constituer un ensemble cohérent⁴⁶. Or, quoique Delille ne soit pas cité, les scènes décrites

⁴² « Le poète actuellement le plus en honneur chez les Français est l'abbé Delisle, que les critiques, en termes d'harmonie de la langue, placent aux côtés de Racine. À l'ouverture des conférences des professeurs au Collège royal, je l'ai entendu déclamer quelques morceaux d'un grand poème sur l'Imagination, auquel il travaille depuis de nombreuses années. C'est ce que j'ai entendu de plus complet et de plus enchanteur. Il y avait un accord dans les mots, associé à l'harmonie dans la voix, qui, ajouté au grand silence répandu sur la nombreuse assemblée, donnait à toutes ses images un coloris que Garrik, muni des pinceaux de Tompson, ne saurait mieux produire » (Frederik Sneedorff, « Breve fra en dansk Reisende [Lettre d'un voyageur danois], XII », *Minerva et Maanedskrivt*, janvier-mars 1792, p. 197-198).

⁴³ Tous les titres cités à propos de la lecture de 1803 sont des quotidiens, à l'exception de la *Décade*.

⁴⁴ Pour un exemple de ce traitement dans les *Souvenirs de Paris en 1804* de Kotzebue, voir Hugues Marchal, « "Les sciences peuvent avoir quelques obligations à la poésie" : Jacques Delille et l'institution savante », *Francofonia : Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n° 67, automne 2014, p. 91-106.

⁴⁵ *Mercur de France*, 25 janvier 1806, p. 145-153.

⁴⁶ *Id.*, 18 mai 1811, p. 313-319.

montrent qu'il s'agit d'une satire des principaux passages de *L'Imagination* : ici, c'est donc le détour par la *critique d'art* qui permet de reprocher à l'œuvre du poète son absence de cohérence, tout se passant comme si cette inflexion générique rendait à cette approche une fraîcheur autorisant sa répétition. Ultime exemple, en 1812, dans le *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, l'une des dernières récitations de Delille, à l'Institut, est rapportée à travers une saynète en prose, en forme de « Dialogue entre une jeune dame et un vieil habitué de l'Académie française ». Dans cette savoureuse comédie sociale, la jeune élégante se résigne à être pressée par la foule, en déclarant : « M. Delille ne m'échappera pas ; c'est pour lui seul que je suis venue »⁴⁷.

Un média Delille ?

Ce parcours montre que dès les premières années du dix-neuvième siècle, les organes de presse fonctionnent déjà en réseau pour jouer un rôle majeur dans l'évaluation des œuvres littéraires et la fabrique des figures d'auteurs – du moins pour un poète comme Delille, qui suscite assez de mentions pour que leur nombre compense celui des journaux, drastiquement limités après les interdictions du 27 nivôse an VIII⁴⁸. Bien qu'ils se plient à l'actualité des parutions, les titres de presse opèrent leur étalement chronologique. Non seulement ils en rendent compte avec une rapidité variable, mais ils tendent à couvrir à la fois l'œuvre proprement dite et sa réception médiatique. D'une certaine manière, la presse affiche donc déjà ici un narcissisme appelé à constituer l'un de ses traits caractéristiques. Tout en désignant les publications comme des événements, elle traite sa couverture de ces événements comme une partie intégrante de leur actualité. Mais ce jeu de miroirs n'est pas réservé aux périodiques. L'attention qu'ils portent aux échos que les œuvres de Delille reçoivent hors de leurs colonnes met en évidence leur appartenance à un système plus vaste de traitement de la vie littéraire, où cette dernière est prise en charge par des canaux dont la périodicité n'est pas un élément définitoire et auxquels la régularité de ses productions tend toutefois à imposer un fonctionnement sériel. Le rythme de la librairie se diffracte donc bien au-delà des journaux. Il nourrit un ensemble complexe de suites, munies de leur propre périodicité et susceptibles d'interférer les unes avec les autres, sans que la presse puisse prétendre en offrir seule la synthèse, puisque des images ou des contes en vers ont également pris cette fonction en charge, les propositions n'aboutissant jamais à un bilan neutre. C'est cette diffraction temporelle et axiologique des discours portés sur Delille qui motive, *in fine*, le choix de la métaphore de l'archipel : de 1800 à 1812, l'œuvre et l'homme ont été saisis à travers une abondance de pièces qui ne peuvent ni être isolées les unes des autres, ni parfaitement

⁴⁷ Y., « Séance publique de l'Institut, pour la distribution des prix [...]. Dialogue entre une jeune dame et un vieil habitué de l'Académie française », *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, 15 avril 1812, p. 64.

⁴⁸ Les comptes rendus de *L'Homme des champs* sont présents dans cinq des treize « journaux » généralistes autorisés à Paris après le décret : la *Clef*, la *Décade*, la *Gazette nationale*, le *Journal de Paris* et le *Journal des Hommes libres*, et cette proportion est peut-être sous-estimée, car nous n'avons pas pu consulter aux dates correspondantes certains des autres titres autorisés, comme *Le Publiciste*.

agglomérées. Reste néanmoins à se demander dans quelle mesure l'œuvre même de Delille a pu contrebalancer ce vaste ensemble.

D'une part, si la puissance d'un média dépend de la taille de son audience, le public des grandes lectures (qui se chiffre, on l'a vu, par centaines de personnes) se rapproche des tirages de certains périodiques, notamment ceux de la *Décade* et du *Magasin encyclopédique*, qui, selon certains historiens, ne devaient guère atteindre plus de 300 exemplaires⁴⁹. Or ce constat vaut *a fortiori* pour les poèmes : des titres comme *L'Homme des champs* et *La Pitié*, débités en quelques semaines à 20 000 ou 30 000 exemplaires⁵⁰, touchent un public très supérieur à celui des quotidiens les plus diffusés⁵¹. En tenant compte des pratiques de prêt, le polémiste Peltier avait donc peut-être raison de rétorquer aux journalistes qui attaquaient le premier texte : « on s'occupe maintenant plus de l'abbé Delille à Paris que de Bonaparte [et] il dispose dans l'intérieur de la France d'une armée de 800 mille lecteurs⁵² ». Et l'on comprend que les auteurs de certains comptes rendus de presse aient pu juger que *chacun* de leurs lecteurs pourrait, sans exception, se forger sa propre opinion des poèmes⁵³.

D'autre part, Delille, inversant les rôles entre commentateur et commenté, ne se prive pas d'évoquer la presse dans ses ouvrages. Une des sections ajoutées à *L'Homme des champs* en 1805 peint l'arrivée des journaux dans une demeure éloignée de la capitale, pour ironiser sur le peu de fiabilité de certaines de leurs informations et sur leur propagande militaire :

Mais trois coups de marteau font retentir la porte :
C'est la poste du soir ; le courrier qui l'apporte [...]
Revient glacé de givre et poudré de frimas,
Portant, sans le savoir, le destin de la terre,
Le sort de Pétersbourg, celui de l'Angleterre,
L'état des fonds publics, les nouvelles de cour [...].
Tout cela, grace au ciel, foiblement l'intéresse ;
Mais chaque curieux autour de lui s'empresse :

⁴⁹ Estimation de 1804, citée par Pierre-Yves Lacour, « Encyclopédisme et distribution des savoirs. Le cas du *Magasin encyclopédique*. 1795-1816 », *La Révolution française*, n° 2, 2012, consulté le 2 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/588>. D'autres sources prêtent toutefois à la *Décade*, à la même période, jusqu'à 900 abonnés (voir André Cabanis, *La Presse sous le Consulat et l'Empire*, Paris, Société des études robespierristes, 1975, p. 320-321).

⁵⁰ Peu après que Decker ait annoncé devoir procéder à des retirages, Peltier affirme que « Trente mille exemplaires des *Géorgiques Françaises* ont été vendues [sic] à Paris, en moins de quinze jours » (*Paris pendant l'année 1800*, 30 septembre 1800, p. 300). Quant à *La Pitié*, dix jours après sa sortie, la presse indique : « Il avoit déjà été vendu avant-hier vingt mille exemplaires du poème » (*Journal de Paris*, 12 germinal an XI [2 avril 1803], p. 1217).

⁵¹ Pour l'an XI (1803), le *Journal des débats* arrive en tête, avec 6 000 à 10 000 abonnés ; le *Citoyen français* en a pour sa part entre 1 200 et 1 800 (Cabanis, *loc. cit.*).

⁵² [Jean-Gabriel Peltier], « *L'Homme des champs* [...]. Second extrait », *Paris pendant l'année 1800*, 15 septembre 1800, p. 167.

⁵³ Ainsi, l'auteur anonyme d'un des comptes rendus allemand de *L'Homme des champs* remarque-t-il : « wir dürfen voraussetzen, daß das Gedicht in Deutschland schon so bekannt, oder vielleicht noch bekannter ist, als in Frankreich selbst. Aber [...] deßwegen darf der Rec. ein Gutachten um so unbefangener mittheilen, das jeder Leser nach seiner Einsicht sogleich während dem Lesen berichtigen kann » (« on peut supposer le poème déjà aussi connu en Allemagne qu'en France, voire plus encore. Mais [...] le recenseur peut ainsi en rendre compte avec d'autant plus de liberté que chaque lecteur sera en mesure de le corriger selon ses vues, au fil même de sa lecture »), *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*, 14 mars 1801, p. 425-426.

Qu'est-ce qui s'est passé dans ce pauvre univers,
Et quels travers nouveaux remplacent nos travers ?
Va-t-on des trois pouvoirs établir l'équilibre ?
Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre ?
Quel ami des Français sous leurs coups est tombé ?
Voyons, depuis deux jours, quel trône est renversé.
Chacun a son courrier et chacun sa gazette.
L'un affecte en lisant une mine discrète,
L'autre rit aux éclats, l'autre cache des pleurs.
Ah ! nous sommes vaincus ! Non, nous sommes vainqueurs,
Dit l'autre. Où donc eut lieu cette affaire fameuse ?
Eh ! mais, c'est sur la Sambre. Eh ! non, c'est sur la Meuse,
Dit l'autre au coin du feu. Vains discours, bruit perdu !
Car on saura demain qu'on ne s'est point battu⁵⁴.

La presse fut ainsi conduite à rendre compte de vers qui lui renvoyaient son portrait⁵⁵. Mais surtout, Delille utilise volontiers la préface de ses nouveaux ouvrages pour répondre aux principales critiques essuyées par les livres précédents. De façon générale, lui-même tend alors à opposer à ses détracteurs l'engouement du public, dont les tirages atteints par l'œuvre incriminée deviennent la preuve manifeste⁵⁶. Cependant, il exploite aussi certains de ces reproches pour engager une réflexion poétologique plus détaillée et il lui arrive de remercier nommément un journaliste pour ses analyses⁵⁷. Son œuvre s'inscrit donc à son tour dans le jeu d'échos qui m'a conduit à traiter la presse et d'autres canaux de réception comme un unique système médiatique.

Le « cas » Delille a le mérite d'attirer l'attention vers un moment charnière pour l'histoire de la presse. Quoique les périodiques du Consulat et de l'Empire pâtissent auprès des chercheurs du sévère contrôle auquel le pouvoir les a soumis, ils démontrent ici une considérable aptitude à enregistrer les dissensions, et cette aptitude se renforce si l'on intègre à ce paysage les journaux étrangers. On ne saurait donc ignorer le rôle que cette presse a joué dans la fabrique des figures d'écrivains. Néanmoins, elle n'atteint pas encore un degré d'autonomie médiatique l'autorisant à s'ériger en espace de traitement privilégié de l'actualité : l'ensemble de la sphère imprimée (qui

⁵⁴ Jacques Delille, *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises [...]. Nouvelle édition augmentée, avec figures*, Paris, Levrault, Schœll et Cie, 1805, p. 34-35 (le motif « de la gazette, / Du journal ou du bulletin » est encore abordé dans *La Conversation*).

⁵⁵ Dans sa recension, *La Clef du cabinet des souverains*, qui toutefois se garde de reproduire le distique raillant le sort des « amis des Français », cite avec éloge ce « fragment, où M. Delille a peint la manie des novellistes avec ce ton familier qu'Homère prend dans ses satyres ». Le quotidien s'oppose ensuite aux critiques qui ont vu dans ce passage « un projet de tourner en ridicule les exploits héroïques de nos armées », en les accusant d'interpréter le texte « d'une manière forcée », par « esprit de parti » (*La Clef du cabinet des souverains*, 9 prairial an XIII [29 mai 1805], p. 7-8).

⁵⁶ En 1800, dans la préface de *L'Homme des champs*, Delille conclut un long examen des reproches adressés aux *Jardins* en remarquant : « vingt éditions de ce poème, des traductions allemandes, polonoises, italiennes, deux traductions anglaises en vers, répondent peut-être suffisamment aux critiques les plus sévères » (*L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises*, Strasbourg, Levrault, an VIII-1800, p. xvi).

⁵⁷ En 1801, cette fois dans la préface de l'édition augmentée des *Jardins*, le poète salue Pierre David, l'auteur du compte rendu de *L'Homme des champs* publiée dans la *Gazette nationale*, « qui sans avoir aucune liaison avec [lui], [l']a dédommagé de la sévérité des critiques par les réponses pleines de goût et d'élégance qu'il a bien voulu y faire » (*Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages [...]. Nouvelle édition, revue, révisée et considérablement augmentée*, Londres, impr. de Ph. Le Boussonier, 1801, p. xxii).

inclut textes et gravures), ainsi que le théâtre (dont le rôle à cet égard durera fort avant dans le dix-neuvième siècle), persistent à assumer cette fonction, en produisant leurs propres séries de représentations. Enfin, les tirages de la presse ne parviennent pas encore à concurrencer ceux des plus grands succès éditoriaux, et c'est sans doute ce point qui achève de désigner la période comme un moment particulier dans l'histoire des médias de masse. Passé 1820, en matière de contrôle de l'opinion, la supériorité des « armées » de la presse deviendra de plus en plus évidente et c'est sans doute dans ses colonnes qu'il faudrait chercher les principaux mécanismes qui ont alors conduit à la disqualification esthétique de Delille, puis à sa sortie hors des mémoires⁵⁸.

⁵⁸ Cette publication se rattache au projet FNS *Reconstruire Delille*.

PLAN

- [Les rythmes de librairie et leurs échos dans la presse](#)
- [Un système périodique global ?](#)
- [L'impact des lectures](#)
- [Un média Delille ?](#)

AUTEUR

Hugues Marchal

[Voir ses autres contributions](#)